

# apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

Une vie avec Léon Cordes (1913-1987)

*Labours croisés du champ occitan*

Rémy Pech

*apropos* [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2023, 11

pp. 124-148

ISSN: 2627-3446

Online

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/2184>

Zitierweise

Pech, Rémy. 2023. Une vie avec Léon Cordes (1913-1987). Labours croisés du champ occitan." *apropos* [Perspektiven auf die Romania] 11, 124-148.

doi: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.2184>

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Rémy Pech

## **Une vie avec Léon Cordes (1913-1987)**

Labours croisés du champ occitan

**Rémy Pech**

est Professeur émérite d'histoire  
contemporaine à l'Université de  
Toulouse-Le Mirail.

**rpech@univ-tlse2.fr**

### Mots-clés

Léon Cordes – littérature – écrivain paysan – Occitan – Occitanisme – vigne

### **En préambule : un conte « tout neuf » plein d'enseignements**

Dans un conte issu de l'un de ses derniers ouvrages, superbement calligraphié et illustré par lui-même, Léon Cordes met en scène le jardinier Baptiste et son âne Baptistou, dont la vie quotidienne est bouleversée par le surgissement autour du jardin d'un quartier de résidence. L'homme, auquel il n'eut sans nul doute aucune peine à s'identifier, tant son jardin de la banlieue montpelliéraine était progressivement ceinturé d'immeubles, fait tous ses efforts pour s'adapter à la nouvelle situation. Il vend ses légumes, sûrement « bio », aux voisins, il accepte que leurs enfants jouent avec son âne en reprenant la « petite chanson » des jours heureux. Volontiers maraudeurs et qualifiés d'« arpalhands » (brigands, mais considérés avec tendresse), ces enfants dissipent l'inquiétude du vieux jardinier mais les conflits d'usage se compliquent et bientôt l'âne et son propriétaire, usés de voir s'écrouler ce qui fut leur raison d'être, cessent de vivre l'un après l'autre. Le jardin est transformé en espace vert, et les deux héros incarnent à jamais pour le quartier la nostalgie « d'un monde persécuté d'oubli. » (Cordes 1980, 2-8)

Cet émouvant testament, où Léon Cordes déploie tout son art de dramaturge et de conteur, délivre le message de l'impossibilité d'entraver la marche du monde en proie à l'urbanisation, celui de la cruauté des transitions, mais aussi et surtout celui de l'empreinte indélébile du passé, de la transmission du respect de la nature et des pratiques de la convivialité villageoise.

En suivant l'itinéraire d'une vie très riche, on assiste à l'éveil d'une conscience, l'émergence du mouvement occitan contemporain, la création d'un théâtre populaire, l'abondance d'une création littéraire, et enfin l'épanouissement d'une poésie forte et subtile.

## Un héritage, une culture : la vigne, la langue, l'histoire<sup>1</sup>

Léon Cordes est né en 1913 à Siran dans le Minervois (Hérault) mais sa famille est tout entière enracinée depuis des siècles dans le village voisin et éponyme de Minerve. Celui-ci cultive, dans le site aérien de son éperon rocheux, le souvenir douloureux du massacre de sa population lors de la Croisade contre les cathares en 1210. Sa mémoire ne cessera d'obséder Léon, d'être le ressort essentiel de son engagement occitaniste précoce. Privé de son père, disparu sur le front en 1917, le jeune Léon est élevé par sa mère et leur famille enracinée dans un terroir fertile en histoire et en légendes, à lui transmises par son grand-oncle Cathala, *lo quenque*. De plus, l'un de ses aïeux de Minerve, le berger François Baurou (1841-1906), *lo papèta Bauron*, était réputé pour ses talents de sculpteur sur bois, de conteur et sa connaissance des coutumes et des chansons du pays minervois. Fervent de la langue d'oc, il avait écrit un récit en vers du *Sèti de Menèrba*, le siège de Minerve en 1210, dont seule une page a été retrouvée, mais le jeune Léon a dû lire l'ensemble de l'œuvre et déjà s'indigner contre les « sacripants » de Montfort stigmatisés dans ce texte.

Léon quitte très tôt l'école ; il est instruit du travail de la vigne par Jean Tournier, alias Jean des Cordes, le *ramonet* (maître-valet) de ses terres à Mayranne, hameau de Minerve. Celui-ci reçoit dans *Los Macarèls* (Cordas 1974) un hommage appuyé. Léon est accueilli ensuite à l'Institut agricole Saint-Joseph de Limoux où il est interne de 12 à 16 ans. Il acquiert les compléments techniques indispensables et devient vigneron jusqu'en 1952, sur un « bien de village » composé de plusieurs parcelles totalisant 6 à 7 hectares. Imprégné de la langue occitane alors majoritairement pratiquée dans ses villages, il apprend à l'écrire par correspondance et accède à la culture littéraire sous l'égide de l'abbé Joseph Salvat, professeur à l'Institut catholique de Toulouse où il a installé le Collège d'Occitania<sup>2</sup>. S'enhardissant à l'écriture poétique, il obtient à 20 ans une mention « honorable » au concours de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse pour une ode « *al vin novèl* », « au vin nouveau ». Il obtiendra au cours des années 1930 plusieurs récompenses aux concours de poésie de la vénérable académie.

Léon a été un vigneron émérite, hélas défavorisé par les conjonctures économiques et politiques : la grave crise de mévente des années Trente, endiguée à grand-peine par les lois du Statut viticole<sup>3</sup> élaborées par le député de Béziers Edouard Barthe, les années de guerre marquées par les pénuries en matériaux nécessaires à la culture. Finalement, sept années de sécheresse, coïncidant avec un retour offensif

---

<sup>1</sup> Jean-Marie Petit (1985) donne l'essentiel de la biographie et de la bibliographie ainsi que plusieurs textes de Léon Cordes, avec photos et textes critiques de divers auteurs. Le dossier dirigé par Marie-Jeanne Verny (2016a et b), édition du colloque de l'université Paul Valéry en 2013, est indispensable sur la vie et l'œuvre de Léon Cordes.

<sup>2</sup> Fondé en 1927, le Collège d'Occitania est une institution visant à proposer une formation à distance de l'occitan allant de l'initiation pour les débutants aux cours de littérature et de civilisation pour les plus avancés (<https://collegioccitania.com/>).

<sup>3</sup> Le Statut viticole est un ensemble de lois votées entre 1931 et 1935, visant à ajuster l'offre et la demande des vins sur le marché : stockage et libération progressive des récoltes, distillations obligatoires, arrachages subventionnés... cf. Bagnol 2011 & 2013.

de la mévente des vins eurent raison de son exploitation. Mais il eut le courage de s'implanter à Lattes, proche de Montpellier en aval du Lez, où il bâtit sur ses 60 ares de jardin une petite maison, l'*Ortalana* (la Jardinière). Toujours soucieux de rattacher sa vie personnelle à une action collective, il milita dans les syndicats viticoles, collabora à l'hebdomadaire le *Paysan du Midi*, puis fut responsable du Syndicat des horticulteurs de la région de Montpellier.

Pour illustrer cette activité agricole, résumée par son ami Camproux le qualifiant dans un article des *Lettres françaises* daté de 1955 d'« *homme de la terre, authentique paysan travaillant de ses propres mains sans domestique* » (Camproux 1955), j'ai retenu trois textes, évocateurs du rapport intime, charnel, avec la terre d'Oc qu'il sut si bien exprimer dans toute son œuvre.

Le premier texte est rédigé en 1940 et met en scène un soldat démobilisé, Pierre Mamet, qui pourrait être le chasseur alpin Léon Cordes, retrouvant ses vignes après l'armistice (*Terra d'Oc* n°4, décembre 1940)<sup>4</sup>. Texte tributaire du moment où il fut écrit, où s'imprime le choc de la débâcle et le ressentiment à l'égard des responsables de l'«étrange défaite » pour reprendre le titre de l'essai célèbre du grand historien Marc Bloch (1946). La reprise de contact avec la vigne en pleine croissance, le ressourcement avec les paysages familiers et la langue ancestrale vont bien au-delà de ce moment.

Le deuxième texte (Cordas 1974, 21-22), publié trois décennies plus tard, met en scène, cette fois, le Léon Cordes horticulteur. Dans une évocation à la fois réaliste et symbolique des risques du métier d'agriculteur, il place son espoir dans le cycle ininterrompu de la végétation et la résilience innée du paysan aux calamités météorologiques.

Dans le troisième texte (Cordas 2020, 107-111) la passion de la terre s'exprime encore, malgré la déception, dans le long poème *Sirventés (in Branca Torta 1964)* dont le titre se réfère aux poèmes politiques forgés par les troubadours. Il y mêle le sentiment de sa propre vie fracassée de vigneron et la détresse d'une Occitanie vouée au déclin par le « colonialisme intérieur » alors dénoncé dans le sillage de Robert Lafont par la plupart des occitanistes.

#### 1. RESPELIDA

Peire Mamet era montat a sa Glorieta. A sos pes, la garriga davalhaba doçamenet, penjal de vinhas e d'armasses, ont l'aspic, totara, florissiá. D'aquí entre aquí, s'arrapavan qualquis olius, figuièrs, ametlièrs, un pin o un rampanièr fasiá una taca d'ombra, e, de luènh en luènh, s'arborava la flamba d'un cipressièr. Pus enlà, la plana s'espandissiá, verda, que sangnava jol solelh de la rama estivenca. S'estirava cap a l'orison acostumat, e Mamet s'aviset amb plaser que, entre las serras violetas, aquèla linha blua era la mar.

Per arribar a la Glorieta, aviá fait lo torn per la Font, lo Peiral, la Vinha-Granda, Sant-Miquel, l'Oliveta, e los Escarlipets. D'aquí estant, podiá, servit per una granda abituda e sa perfeita coneissença de l'endreit, las situar totas, emai ne distinguir d'unas, tot en mesurant lo camin qu'aviá fait. Aquel fraisse que s'arborava enlà, al mitan de la plana, era la Font ; l'Oliveta era

---

<sup>4</sup> Texte reproduit en annexe dans Torreilles 2016 p. 376-377 et disponible sur le site de la Médiathèque Pierre Amalric d'Albi : <<http://mediatheques.grand-albigeois.fr>>.

pas de mal reconéisser, per l'encausa de la barraqueta que son gran i aviá bastida, e i aviá de qué se sentir fier en vejent consí la Vinha-Granda era verda al mitan de las autras !

Peire Mamet alenet amb fôrça l'aire caud. Es qu'era vertat, es qu'era possible que sieguesse aquí al còr d'aquela natura qu'aviá pas pensat de tornar veire, de sentir per sos pes, aquela terra laurada de benedicción, sofla, manhaga, amigassa de de temps, la terra de sas vinhas ? Per parlar franc, li semblava que aviá un raive maravilhós. Perseguissent son idea, ajèt un gest com per faire fugir de davant sos uelhs una mala vision que tot d'un còp lo reprenia, l'assecutava. Sovenir de patiments de sofrenças, de freg, de danger, d'orror, d'espavent. De tot aquò s'en era tirat, apres aver fait ço que deviá ; aviá agut la bona astrada de tornar liure e senze al vilatge nadalenc. Es vertat que i aviá que qualquis jorns qu'era aquí, talament qu'encara sas ideas eran foscas, a belis moments, e qu'un vòmit li montava als pòts, coma un renèc, quand pensava à aquò... Aquò ? la guerra engana ! traitisa ! malediccion assassinat ! ... Un temps li aviá semblat que sa testa, son còr, sa carn serián incapables, d'aquí a l'en davant, de sentir, de trapar que que siá bel e bon, de creire...

E aquí, totara se retrobava, se sentissiá viure, pulsar tornamai, per aquela fin de matinada daurada, al contacte d'aquesta terra d'amor, a la vista d'aquesta natura apasimaira. Li semblet qu'entre son esperit e lo campestre seu, un vielh ligam se tornava nosar, coma qui revei, amb emoción, un amor de joventut dont aviá pas jamai desesperat al fons de son còr. Una fôrça secretosa revolumava dins son vanc : besonh de conquistar e besonh d'arrapar que li veniá d'autris còps, al pensament del trabalh , de la susor qu'aviá enmerçat per Ela : la maire noiriça dels freules umans.

Dins la debaruta de l'ora, Peire Mamet sosquet amb fiertat que demorava, el, païsan, emanación de sa terra fegonda. Quora tot s'escrancava e cridava assistença, se sentissiá ça que là solide dins çò seu. Totis los que ièr los avián mespretzats, renegats, ignorats, los païsanasses-que disián- uèi los lausavan, los pregavan, los benesissián, e aquò lo faguet rire dolçament, amb la siauda assegurança dels òmes del defòra. Oc, era plan aquò, la Patria retrobada, sa terra, son solelh, una lenga tindaira, eiretatge de personalitat, de cultura, d'umanitat, de libertat e de franquisa (car te rememores alavets, mon car Mamet, qu'an un moment de solàs, pendent aquela revolumada dont sortissem tot just, a l'asart d'un cantonament, aviám parlat ensemble de Mistral), una tradicion onesta, una civilisacion sanitosa, ont la foliá dels òmes de guerra aviá pas ni presa ni poder.

Un còp de mai, Peire mesuret l'orison d'una larga mirada... Pei se viret tornamai vers sa Glorietta, sa vinha manhaga , e d'un pas segur, a travers la laurada, remontet cap al camin. De temps enlà s'arrestava per agachar un grefe, derrabar una caussida, assolidar un paissèl, caressar qualqua soca, levar la rama, palpar los rasims, e d'un gest amorós, pesar devotament los espers de la vendémia.

RENAISSANCE (trad. RP)

Pierre Mamet était monté à sa Gloriette. À ses pieds la garrigue descendait tout doucement, un penchant de vignes et de friches, où l'aspic, à ce moment-là, fleurissait. Ici ou là s'accrochaient quelques oliviers, figuiers, amandiers, un pin ou un laurier faisait une tache d'ombre, et de loin en loin jaillissait la flamme d'un cyprès. Plus loin, la plaine se déployait, verte, elle souffrait sous le soleil de l'été. Elle s'étirait jusqu'à l'horizon familier, et Mamet se réalisa avec plaisir que la ligne bleue au fond, c'était la mer.

Pour arriver à la Gloriette, il avait fait le tour par la Font, le Peiral, la Grande-Vigne, Saint-Michel, l'Olivette et les Escarlipets. De là où il se trouvait, il pouvait grâce à sa grande habitude et à sa parfaite connaissance de l'endroit, les situer toutes, et repérer l'une d'elles, tout en mesurant le chemin parcouru. Ce frêne qui se dressait au milieu de la plaine, c'était la Font ; l'Olivette était facile à identifier, à cause du cabanon que son grand-père avait

construit, et il avait de quoi être fier en voyant que la Grande-Vigne était plus verte que les autres parcelles autour d'elle.

Pierre Mamet aspira avec force l'air chaud. Était-ce vrai, était-ce possible qu'il soit ici, au cœur de cette nature qu'il avait pensé jamais ne revoir, qu'il foule de ses pieds cette terre labourée de bénédiction, souple, affectueuse, chérie, la terre de ses vignes ? Pour parler franc, il lui semblait vivre un rêve merveilleux. Poursuivant son idée, il eut un geste comme pour éloigner de ses yeux une mauvaise vision qui tout d'un coup le reprenait, le persécutait. Souvenir de malheur, de souffrances, de danger, de froid, d'horreur, d'épouvante. Il avait échappé à tout cela, après avoir fait son devoir. Il avait eu la bonne fortune de revenir libre et intact dans son village natal. Il est vrai qu'il n'était là que depuis quelques jours, à tel point qu'encore ses idées étaient brouillées souventes fois, et qu'une envie de rendre lui montait aux lèvres, comme un regret, quand il pensait à ça. Ça ? La guerre tromperie et trahison ! Malédiction, assassinat !... Un temps il avait pensé que sa tête, son cœur et sa chair seraient incapables désormais de sentir, de juger ce qui pouvait être beau et bon, de croire....

Et là, maintenant, il se retrouvait, il se sentait vivre, respirer à nouveau, en cette fin de matinée dorée, au contact de cette terre d'amour, à la vue de cette nature apaisante. Il lui semblait qu'entre son esprit et sa campagne, un vieux lien s'était à nouveau noué, comme pour celui qui revoit, avec émotion, un amour de jeunesse dont il n'avait jamais désespéré au fond de son cœur. Une force secrète bouillonnait dans son élan. Besoin de conquérir et besoin de s'accrocher, qui lui venaient d'autrefois en pensant au travail, à la sueur qu'il avait prodigués pour Elle : la mère nourricière des frêles humains.

Dans la débâcle du moment, Pierre Mamet pensa avec fierté que lui, paysan, restait, émanation de sa terre féconde. Au moment où tout se déchirait et criait au secours, il se sentait malgré tout solide dans lui-même. Tous ceux qui, hier encore, les avaient méprisés, reniés, ignorés, -les gros paysans comme ils disaient- aujourd'hui les louaient, les priaient, les bénissaient, et ceci le fit rire doucement, avec la tranquille assurance des hommes du dehors. Oui, c'était bien ça, la Patrie retrouvée, sa terre, son soleil, une langue sonnante, héritage de personnalité, de culture, d'humanité, de liberté et de franchise (car tu te rappelles maintenant, mon cher Mamet, qu'à un moment de pause pendant cette bourrasque dont nous sortons à peine, au hasard d'un cantonnement, nous avons parlé ensemble de Mistral) une tradition honnête, une civilisation salubre, où la folie des hommes n'avait pas de prise ni de pouvoir.

Une fois encore Pierre embrassa l'horizon d'un vaste regard. Puis il se tourna à nouveau vers sa Gloriette, sa vigne chérie, et d'un pas assuré, à travers les labours, il remonta vers le chemin. De temps à autre il s'arrêtait pour observer un greffon, arracher un chardon, consolider un tuteur, caresser quelque souche, relever les sarments, palper les raisins, et d'un geste amoureux, peser les espoirs de la prochaine vendange.

## 2. LO TEMPS

Lo temps. Totjorn lo temps. Trobar pas lo temps de morir es un dit que tornava de longa dins las causas qu'òm ditz cada jorn.

E l'autre temps : le temps que fa defòra. Que vos ajuda o que vos ajuda pas, que desparrabissa dins una cisampada ço qu'a costat un tròç de vida d'aquel caminar de formiga jamai acabat... Alavètz òm torna recomençar. Lo racacòr, coma las oras, compta pas. Aquò passarà quand las socas tornaràn tierejar dins la perspectiva alinhada dels borrons novèls, quand lo primièr rabe crebarà la terra de las faissas de l'Ortalana : doas fuèlhas bessonas que puntan abans de s'expandir. Gròs coma un pese. Verd e gròs coma un pese. Verd espèra... Tot çò que verdeja fa doblidar lo còs redde, las mans cofladas jols bastets que venon dolentas que s'òm s'arresta.

LE TEMPS (trad. RP)

Le temps. Toujours le temps. Trouver le temps de mourir est un mot qui revenait toujours dans les choses dites tous les jours.

Et l'autre temps : celui qu'il fait dehors. Qu'il vous aide ou non, qu'il fracasse dans une bourrasque ce qui a coûté une tranche de vie de ce cheminement de fourmi jamais terminé... Alors on recommence de nouveau. Le ressentiment, comme les heures, ne compte pas. Cela passera quand les souches redeviendront vignes dans la perspective alignée des jeunes bourgeons, quand le premier radis crèvera la terre des planches de l'Ortalana : deux feuilles jumelles qui pointent avant de se déployer. Gros comme un pois. Vert et gros comme un pois. Vert espérance... Tout ce qui verdoie fait oublier la raideur du corps, les mains gonflées par les cals, qui ne deviennent douloureuses que si l'on s'arrête.

3. SIRVENTES (trad. LC)

Nostra maire la tèrra  
sias una puta cap e tot  
Embucas de fenhants una parabastada  
e fas chinchar los tèus  
Fas chinchar tos amics, fas chinchar los  
lauraires  
e los que dins ta bufa s'arrapon al carbon

De jorn, de nuèit amanhagada  
despuèlhas ton ventràs a totis los solelhs  
totas las abraçadas,  
fas clantir ton rampèl a a las lunas d'estiu  
e coma d'enfadats anam al clar de luna

entrepicar ton semenat.  
Mas tu èras a vendre a lo que mai ne dona  
nostre prètzfait de luna èra d'argent de  
luna  
degut a natura pagat.  
Bigatada davant notari  
colcada al pè dels militaris  
sus un lèit de fraunha e de sang  
o ma patria t'an getada !  
La boca del roge pintrada  
de sa glòria, arnescada  
de las pelhas de sas victorias  
fringa, catin  
Pels macarèls de sas legendas  
barbas de boc e garramachas  
dança, catin.  
Pels embucats, pels profieitaires  
dança tin-tin  
per los pesolhs de naut paratge  
faunha la soca e lo rasim  
Nostra maire la tèrra  
sèm los qu'as escampats :  
lo rasim faunhat, la soca prautida  
e las aubas mal espelidas  
de la nuèit fosca del passat ;

Notre mère la terre  
Tu es une putain.  
Tu gorges les feignants par tombereaux  
et les tiens tu les fais cracher.  
Les tiens, tes amis, ceux qui labourent,  
ceux qui dans ton vagin extraient le  
charbon  
Jour et nuit caressée  
tu dénudes ton ventre à tous les soleils  
à toutes les étreintes,  
tu hurles ton appel aux lunes de l'été  
et comme des envoûtés , nous allons à la  
lune  
sarcler tes semis.  
Or tu étais à vendre au plus offrant,  
nos besognes de nuit c'était argent de lune,  
dû à nature payé.  
Prostituée devant notaire  
couchée aux pieds des militaires  
sur un lit de boue et de sang  
ô ma patrie, on t' a jetée !  
La bouche peinte en rouge  
harnachée de leur gloire  
des défroques de leur victoire  
marche, catin  
Pour les maquereaux de légende  
bottes et barbes de bouc  
danse, catin.  
Pour les gavés, les profiteurs  
verse le prix de ton turbin  
pour les poux de haute volée  
foule la souche et le raisin  
Notre mère la terre  
nous sommes tes rebus :  
le raisin foulé, la souche écrasée  
les aurores mal réveillées  
de la nuit sombre du passé

lo lauraire maudit e sa rega bufèca  
que ganha pas lo pan,  
lo prètzfait vergonhós, la man desgraciada  
que serà punh levat,  
lo caval coronat e la branca gimblada,  
la raça escomenjada  
qu'és pas jamai del bon costat,  
la mala fam que chuca de secada  
e la plana negada  
quora plòu suls banhats,  
l'infèrn de las estadisticas,  
los irrecuperats ;  
lo trovaire maudit, lo damne de la lenga  
e del pòble qu'a pas de nom,  
lo sòmi plantat coma l'agulhada  
e la canson desconsolada  
coma la femna del boièr.  
Los noms de rius, los noms de sèrras  
d'arbres, de mases e d'aucèls,  
los de la font, los de la comba,  
los Fòrts, los Astrucs, los Maurèls,  
tant de Faures e tant de Pastres,  
d'Andrieus, de Pèires, de Miquèls,  
los escainoms, los noms de vilas,  
de bòrdas nòvas, de prats vièlhs,  
los noms en ac, e los Pèlrosses  
los Blancs, los Negres, los Saurels,  
flors del Terrador, claveladas,  
coma de chòts, coma de chòts sacrificadas,  
  
a la nuèit bòrnha dels getaires de sòrts,  
ròsas en crotz, gibradas,  
als monuments dels mòrts.  
E la canson desconsolada  
coma la veusa del boièr.  
Nòstra maire la tèrra  
sèm los que fan lo vin

le laboureur maudit, le sillon inutile  
qui ne paie pas son pain  
le travail honteux, la main qu'on méprise  
et qui deviendra poing tendu  
le cheval blessé, la branche tordue  
la race excommuniée  
qui n'est jamais du bon côté,  
la famine après sécheresse  
et la plaine inondée  
-il ne pleut que sur les mouillés-  
nous, l'enfer des statistiques  
les irrécupérés ;  
le poète maudit, le juron de la langue  
et le peuple sans nom  
le rêve planté comme l'aiguillon  
et la chanson inconsolable  
comme la femme du laboureur.  
les noms de ruisseaux, de collines  
d'arbres, de fermes et d'oiseaux,  
ceux de la source, de la combe  
les Fort, les Astruc, les Maurel  
tant de Faure et tant de Pastre,  
d'Andrieu, de Pierre, de Miquel,  
les surnoms et les noms de villes,  
de fermes neuves, de vieux prés,  
les noms en ac et les Pelroux,  
les Blanc, les Nègre, les Sauret,  
fleurs de la terre, fleurs clouées  
comme des hiboux comme des hiboux  
immolées  
à la nuit des jeteurs de sorts,  
roses en croix, roses givrées  
des monuments aux morts.  
Et la chanson inconsolable  
Comme la veuve du laboureur  
Notre mère la terre  
nous sommes ceux qui font le vin.

### **La passion du théâtre<sup>5</sup>**

Dès son adolescence, le jeune Léon se passionne pour le théâtre populaire d'oc, alors très prisé dans toute la contrée, où les chercheurs ont recensé plus de 2000 comédies jouées de 1920 à 1960 dans les villes et villages du Languedoc viticole. L'empreinte de Marcelin Albert (1851-1921), acteur consommé à Argeliers avant de devenir le « Rédempteur de la viticulture » en 1907 est forte, et le receveur des Postes Ernest Vieu (1894-1971), lui aussi argéliésois, écrit plusieurs pièces qui seront mises en scène par la troupe des « Cigalous narboneses » qu'il fonde dans la ville proche de Narbonne. Le jeune vigneron devient acteur à son tour, adhère aux Cigalous et interprète aussi des pièces d'Emile Barthe (1874-1939), de Théodore Aubanel (1829-1886) et, en solo, le célèbre « curé de Cucugnan »

---

<sup>5</sup> Cf. Forêt 2016.

d'Achille Mir (1822-1901), à lui révélé par un parent. Cette dilection pour la scène ne sera jamais abandonnée par Léon Cordes, qui, « dramaturge inné » selon le mot de Charles Camproux, produit lui-même dès 1932 plusieurs comédies. Son goût personnel pour la scène le conduit à jouer dans la plupart de ses propres pièces et à figurer dans la distribution de plusieurs dramaturges occitans, tels Emile Barthe, Paul Albarel (1873-1929) ou Jeanne Barthès, alias Clardeluno (1898-1972). Ainsi en 1937, le jour de la Santa Estèlo, au théâtre de Béziers, il se produit dans la pièce *La nuèit d'Estiu* de Clardeluno qu'il présentera comme l'équivalent d'une bataille d'Hernani pour le nouveau théâtre occitan, jugé subversif par les vieux félibres car mettant en scène sentiments et sujets trop marqués par l'actualité. Il fut aussi un pilier de l'Office du Théâtre occitan (O.T.O.). Au-delà de la publicité pour les créations, celui-ci mena une action efficace, pour documenter et fournir des acteurs aux nombreuses troupes présentes dans les villages languedociens.

Présent dans la revue *Terra d'Oc* qui prend le relais d'*Occitania* dès le début de 1940, Cordes, fort de son expérience d'acteur puis d'auteur, y publie plusieurs articles sur le théâtre, insistant sur la nécessité de rechercher un public populaire mais sans démagogie ni passéisme, en traitant des sujets actuels, détachés des *farcejadas* (bouffonneries) ou *colhonadas* (plaisanteries) villageoises. On le voit espacer ses chroniques à partir de 1942. Il était d'ailleurs à la fois influencé par, et en rivalité avec, André-Jacques Boussac (1889-1964), grand propriétaire tarnais et pétainiste impénitent, lui aussi passionné par le théâtre (écriture et mises en scène). Peu après son installation comme maraîcher dans la banlieue de Montpellier, Léon Cordes crée une pièce en trois actes et quatre tableaux, *La Font de Bonas-Gracias*, La fontaine de Bonnes Grâces. Longuement mûrie, traduite en catalan, langue alors pourchassée en Espagne franquiste, elle est montée à Barcelone en 1967 et obtient un franc succès tant par son thème exaltant la résistance aux malheurs nés de la guerre et aux malédictions ourdies par Garramatcho, être maléfique, que par la qualité des acteurs et la mise en scène du grand dramaturge catalan Xavier Fabregas (1931-1985). Le prix Théodore Aubanel obtenu à Avignon, attribué en 1955 sur plus de deux cents dossiers en compétition, les commentaires évoquant des parentés avec Georg Büchner, Henrik Ibsen ou Bertolt Brecht, hissent Cordes à un niveau dramaturgique très supérieur à celui du théâtre de village dans lequel il se mouvait depuis vingt ans.

Pour Cordes, qui écrit plus de 20 pièces et en interprète lui-même plus de la moitié, le théâtre n'est pas seulement un spectacle. En symbiose avec les spectateurs, il est l'expression d'une identité collective. Par la langue d'oc utilisée dans ses richesses infinies de vocabulaire, par le recours au ressort social lorsque les paysans sont en butte à une bourgeoisie qui pratique le français pour s'élever, mais conserve l'occitan pour exploiter les « petits » plus commodément. Il critique Emile Barthe qui met en scène des bourgeois parlant français et des paysans ne parlant qu'occitan. Dans une conférence tenue en 1963 à la Cité de Carcassonne, Cordes compare les acteurs de son théâtre à « des insurgés sur une barricade », il exalte le

caractère pédagogique du théâtre qui rend à l'occitan une dignité littéraire et encourage sa pratique par-delà la scène (Cordes 2016b)<sup>6</sup>.

### **Un occitaniste précoce : d'*Occitania* à l'*Ase negre*<sup>7</sup>**

Le service militaire effectué à Montpellier en 1934 le met en contact avec le foyer occitaniste de Montpellier déjà florissant. Le médecin Max Rouquette (1908-2005), l'étudiant en lettres Roger Barthe (1911-1981), et leur association « Le nouveau Languedoc », l'anthropologue Gaston Combarous (1892-1987) et surtout le professeur Charles Camproux (1908-1994) qu'il avait déjà rencontré à Narbonne aux Cigalous, et Pierre Azéma (1891-1967) sont engagés dans une action occitaniste collective. Autour des revues *Oc*, puis *Occitània*, ces intellectuels de haut vol, sans rompre complètement avec le félibrige dont ils sont tous membres, tentent alors une rénovation du mouvement culturel. Celle-ci se manifeste par l'abandon de la graphie « mistralienne » et par le retour à la graphie classique modernisée par les instituteurs militants languedociens Prosper Estieu (1860-1939) et Antonin Perbosc (1861-1944). De plus, ces premiers occitanistes veulent rompre avec le comportement notabiliaire et traditionaliste du Félibrige, pour une action plus offensive en direction des milieux populaires où l'occitan, alors appelé « patois », s'il se maintient en pratique, est déjà en régression dans les mentalités. La création de la Société d'Etudes Occitanes (SEO) en 1930, imitée de la Societat d'Estudis Catalans au succès éprouvé au-delà des Pyrénées, est le fruit de cette démarche.

La revue *Occitania*, imprimée à Olonzac à l'instigation de son rédacteur en chef Léon Cordes, abrite des polémiques où celui-ci s'exerce, par exemple, en répondant à une lettre réclamant la diffusion des vieilles chansons du folklore « çò que cal es de cansons modernas en lenga d'oc, de valsas, de tangos, de fox... Als diables los vièlhs que aquò li agradara pas »<sup>8</sup>. Au milieu des années 1930, autour du même foyer culturel, émerge une volonté de forger un outil politique exprimée dès 1935 dans le livre de Camproux *Per lo camp occitan*. Le Partit occitanista, fédéraliste par essence, influencé par les thèses proudhoniennes, se dote à la fin de 1935 d'un « programa occitanista basic » inspiré par Camproux et le futur industriel du pastis Paul Ricard. Séduit par cette nouveauté, le jeune vigneron est même investi d'une délégation « à la propagande paysanne ». Mais si la concurrence avec le félibrige stimule les ardeurs des jeunes occitanistes provençaux, il n'en est pas de même en Languedoc où les félibres comme Azéma et Barthe sont eux-mêmes engagés dans la rénovation. Il est difficile de mesurer l'impact du nouveau parti, les élections de 1936 survenant très tôt après sa création et les partis de gauche ayant su capter les énergies pour le combat politique national jugé prioritaire.

---

<sup>6</sup> Cf. Forêt 2016.

<sup>7</sup> Cf. Abrate 2001, Lafont 1974, Lespoux 2023.

<sup>8</sup> *Occitania* N° 19, 7 septembre 1935, « Responsa d'un paisan occitan », 3. « Ce qu'il faut, ce sont des chansons modernes en langue d'oc, des valse, des tangos, des fox. Au diable les vieux à qui cela ne plaira pas ! » (trad. RP).

L'occitanisme, toléré et même choyé par Vichy, traverse à la Libération une crise profonde : *Lo ventàs acarnassit de la guerra passa sus notre Occitania*<sup>9</sup> écrit ainsi Robert Lafont en février 1945 dans *Terra d'oc*. Catalogué par sa longue complicité avec Vichy, le félibrige est discrédité et la SEO, malgré la présence en son sein de résistants insignes tels Charles Camproux ou Pierre Azéma, n'est plus capable d'impulser un nouveau départ.

La création de l'Institut d'Etudes Occitanes (IEO) à Toulouse sous la présidence nominale du commissaire de la République convalescent Jean Cassou, entouré de noms prestigieux comme Tristan Tzara mais surtout animé par le jeune Robert Lafont (1923-2009), semble propre à relancer un militantisme plus ardent. Cordes, enthousiasmé par un article de Lafont qu'il rencontre lors de l'inauguration officielle de l'IEO le 28 avril 1945 projette d'éditer un mensuel, présenté comme émanant de la « Joventut occitana » (Jeunesse occitane), dégagé des querelles du passé et tourné vers une approche plus socio-économique de la revendication occitane. La revue sera intitulée *l'Ase negre* par référence à l'âne noir du proverbe « testut coma un ase negre », symbole d'obstination. Préparée par une réunion toulousaine le 5 mai suivant, la nouvelle revue connaît bientôt un début prometteur grâce à la jeune et libertaire institutrice héraultaise Hélène Cabanes (1919-2010), liée au réseau Freinet qui lui procure une imprimerie de fortune installée dans son école d'Abeilhan. Les trois complices mettent au point leur coup d'éclat lors d'une soirée à l'Hôtel du Grand balcon, où les fèves du jardin de Léon figurent au menu. Cordes, âgé seulement de 32 ans, fait figure de mentor dans le petit groupe, car il assure le lien avec les anciens d'*Occitania*. Les premiers feuillets imprimés artisanalement par Hélène Cabanes vite dépassés, il se charge bientôt de l'édition du nouvel organe chez Georges Vieux, un petit imprimeur du village proche du sien, Olonzac, qui assure une qualité technique bien meilleure. Une trentaine de numéros paraissent et le titre *Occitania* est repris en janvier 1948 mais la revue peine à trouver des lecteurs, s'essouffle et cesse de paraître en mai 1949, chacun des trois fondateurs, accaparés par d'autres tâches, renonçant à l'alimenter.

Pour résumer la philosophie de cette revue, reportons-nous à l'éditorial du N°1 de l'édition « Olonzac » rédigé par Léon Cordes sous le titre *L'interviu de l'ase* (L'interview de l'âne) :

Qu'aquel occitanisme siá d'abòrd la reconquista de vòstra nacionalitat occitana, de sa lenga, de son esperit, l'alargament de sa literatura originala, l'estudi de son folklore, de sas tradicions, de son passat, qu'aje per tòca de donar als diverses païses d'Oc lo sentit de sa personalitat, es ja quicòm mas es pas pro. Tot aquò seriá qu'una pensada estequida se vos dictava pas tanben l'amor dels òmes e se vos viravètz pas resolguts cap a l'avenir. - Mestre, nòstra presa de posicion dins l'avenidor es federalisme que la sonam. Res de çò que pertòca lo monde de uèi coma la vida vidanta del pòble, totas questions politicas, economicas o socialas, res de çò qu'apassiona l'opinion nos es pas indiferent e dins nòstre ardent desir de patz e de libertat esperam trobar la fòrça d'aveire sus tota causa de vistas generosas mas justas. (*Occitania*, janvier 1948)

---

<sup>9</sup> « La bourrasque acharnée de la guerre passe sur notre Occitanie » (trad. RP).

Que cet occitanisme soit d'abord la reconquête de votre nationalité occitane, de sa langue, de son esprit, la diffusion de sa littérature originale, l'étude de son folklore, de ses traditions, de son passé, qu'il ait pour objectif de donner aux divers pays d'Oc le sentiment de leur personnalité, c'est déjà quelque chose mais ce n'est pas assez. Tout cela ne serait qu'une pensée étriquée si elle ne vous dictait pas aussi l'amour des hommes et si vous ne vous tourniez pas résolument vers l'avenir.

Maître, notre prise de position pour l'avenir, nous l'appelons fédéralisme. Rien de tout ce qui concerne le monde d'aujourd'hui, comme la vie quotidienne du peuple, toutes les questions politiques, économiques et sociales, rien de ce qui passionne l'opinion ne nous est indifférent et dans notre ardent désir de paix et de liberté nous espérons trouver la force d'avoir sur toute chose des idées généreuses mais justes. (*Occitania*, janvier 1948) (trad. RP)

Et le dernier éditorial ponctue cette aventure par un appel à la tolérance et à l'unité des divers courants de l'occitanisme, en acceptant la confrontation entre marxistes et fédéralistes.

Contrariament als ases vertadièrs, nòstre Ase Negre brama de mantun biais. Benlèu nos acusaràn de mancar d'unitat dins nòstras vistas. Mas cresèm nautres que tan val que cadun diga son vejaire liurament e que totes n'aprofiechen. Un jorn ne sorgentarà una unitat mai prigonda que non pas la qu'òm s'impausa ! totis li an participat.

Es aital que sus la question federalista, avem volgut que totes las opinions siàn expremidas. Donam uèi un article tot de pensada de Castan sus los rapòrts del marxisme e del federalisme e un rendut-compte per Lesaffre dels trabalhs de « La Federation ». Esperam de tal biais far compréner que sèm pas un novèl partit politic, mai una còlha plan unida dins un amor comun de la Libertat e d'Occitània. (*Occitania*, mai 1949)

Contrairement aux ânes véritables, notre Ane noir braie de multiples façons. Peut-être serons-nous accusés de manquer d'unité dans nos vues. Mais nous, nous croyons qu'il vaut mieux que chacun donne librement son point de vue et que tous en profitent. Un jour en découlera une unité beaucoup plus profonde que celle que l'on impose.

C'est ainsi que sur la question du fédéralisme, nous avons voulu que toutes les opinions soient exprimées. Nous donnons aujourd'hui un article très argumenté de Castan concernant les rapports du marxisme et du fédéralisme et un compte rendu de Lesaffre sur les travaux de « La fédération ». Nous espérons de la sorte faire comprendre que nous ne sommes pas un nouveau parti politique, mais une équipe très unie dans un amour commun de la Liberté et de l'Occitanie. (*Occitania*, mai 1949) (trad. RP)

L'apport personnel de Cordes à la revue porte essentiellement sur l'activité théâtrale : présentation de ses propres créations et de celles d'Ernest Vieu, conseils aux animateurs des troupes de village, souvent les instituteurs comme j'en fis l'expérience à Vinassan vers 1960. Le numéro 3 de juin 1946 publie même une interview du cinéaste Georges Rouquier (1909-1989) sur son film *Farrebique* nouvellement produit et Léon n'hésite pas à se documenter sur les techniques du cinéma. Il a lui-même signé en 1947 pour le syndicat du cru Minervois un court-métrage *Le Minervois*, hélas perdu depuis.

Fortement accaparé par son métier de vigneron, Léon s'investit de moins en moins dans les activités éditoriales de l'IEO. Mais la sécheresse persistante et la crise de mévente revenue le contraignent à abandonner ses vignes en 1951. Il s'installe alors à Montpellier et fonde de grands espoirs sur le contact retrouvé avec les

intellectuels occitans qu'il côtoyait depuis quinze ans. La tentative malheureuse de la « laverie IEO », rue de l'Aiguillerie à Montpellier, opération commerciale destinée à renflouer l'association, où Léon se lance avec enthousiasme mais s'épuise au bout de deux ans est une nouvelle déception. Yan Lespoux (2016) l'analyse avec humour mais aussi lucidité : outre que cette aventure engloutit les capitaux résultant de la vente des vignes de Siran et Minerve, elle achève de détourner l'écrivain-paysan des controverses incessantes de l'organisme occitaniste, alors que son transfert dans la capitale héraultaise eût pu lui permettre une présence plus effective. Il publiera encore en 1974 à l'IEO *L'occitan fondamental*, un manuel d'apprentissage de la langue (*ibid.*). Dans le même temps, il publie à compte d'auteur « Le petit livre de Minerve » (*Lo Pichòt libre de Menèrba*), un trésor de toponymie et d'ethnographie puisé dans son propre vécu, avec une préface de l'historien et ethnologue René Nelli (Cordes 1974). Un seul exemple : Léon y relève que les charrettes n'ont pu pénétrer dans le village qu'après la destruction d'une porte médiévale en 1885 ; jusque-là les habitants devaient user de couffins ou de brouettes à l'instar de leurs ancêtres.

Ces deux ouvrages au souci pédagogique évident montrent bien que la passion de transmettre est restée forte en dépit de son éloignement des appareils institutionnels. Le fait d'être un peu à l'écart de l'institution IEO ne lui empêchait pas de tisser des liens avec les spécialistes étrangers de l'occitan, comme les professeurs étrangers de grande réputation qui ont développé recherches et enseignements sur l'occitan, l'Autrichien Fritz Peter Kirsch (Université de Vienne), né en 1941, l'Allemand Hans Stroh (Université de Munich, 1929-2017), ou l'Américain Roy Rosenstein (Americian University of Paris), né en 1949, et de garder un contact direct avec de grands intellectuels sensibles à la cause occitane, comme son vieil ami Charles Camproux (1908-1994), l'écrivain Joseph Delteil (1894-1978), encore un vigneron, le professeur ethnologue René Nelli (1906-1982), le philosophe et artiste Charles-Pierre Bru (1913-1998)...

### **Un écrivain engagé : La geste des Gueux de 1907 et ses prolongements**

Léon Cordes a fondé son foyer en 1940 avec Germaine Clerc, originaire de Montouliers, village voisin d'Argeliers. Désormais le voilà en contact fréquent avec la légende des Jacques, ou des Gueux, à laquelle le grand-père de sa femme, membre des 87 premiers manifestants de 1907 avait pris sa part. Il approche alors des membres toujours vivants du comité d'Argeliers, Marius Cathala, qui fut président de la CGVM (Confédération Générale des Vignerons du Midi), Louis Blanc. Ses pièces sont jouées par la compagnie théâtrale « Les gais vaudevillistes » d'Argeliers.

Dans l'introduction à la brochure de Louis Blanc *Souvenirs de 1907*, parue en 1948 peu avant la mort de l'auteur, Léon Cordes trace avec quelques phrases fulgurantes une analyse pénétrante de la révolte des Vignerons dont le pharmacien d'Argeliers

avait été un dirigeant essentiel, par la rédaction du Tocsin, qui fut le nerf hebdomadaire de la révolte, puis par la présidence du Comité N°2 après l'arrestation du Comité d'Argeliers:

Je suis de ceux qui pensent que ces événements sont un des plus beaux fleurons de l'histoire de nos terres occitanes-je ne vois guère que, à 700 ans d'intervalle, la malheureuse croisade contre les albigeois, dont 1907 a pu être considéré comme une pacifique et combien symbolique revanche, qui puisse lui être comparée par son ampleur et son importance – en même temps qu'une des pages les plus hautes en couleur de l'histoire de France de ce siècle. Je suis de ceux qui s'étant penchés sur eux, en ont senti toute la portée et pensent à ce titre, comme à bien d'autres, 1907 n'est pas un fait sans profondeur, une pittoresque jacquerie.

Tout un monde, toute une organisation, en même temps qu'un esprit bien caractérisé ont pris corps à ce moment précis. Esprit et organisation dont l'importance économique et sociale est considérable. Il suffira de lire les leçons qu'en tire cet observateur averti et très objectif malgré sa qualité d'acteur parmi les plus actifs du mouvement qu'est M. Louis Blanc pour en mesurer la portée (...) Le fédéralisme économique issu de 1907, maintenant si fortement enraciné dans nos mœurs viticoles, pouvant, dans un monde en gestation incertain et bouleversé, devenir demain la source de tous nos espoirs. (Blanc 1948, 1-9)

Trois ouvrages, l'un en français, les autres en occitan démontrent la parfaite connaissance, à travers sa propre vie, des conditions de travail et de vie du peuple vigneron languedocien. Ces pages de grande qualité littéraire et poétique sont empreintes d'une sincère empathie. Elles appartiennent désormais au patrimoine mémoriel de toute l'Occitanie.

La *Route des Gueux* me fut révélée précisément à Argeliers, lors d'une soirée théâtrale montée par Christian Salès à la Noël 2015. Il s'agit d'un livre écrit par Léon Cordes en 1948 pour évoquer la révolte des Vignerons dans un temps où la crise de mévente reprenait de plus belle, peu après les années de pénurie, d'angoisse, mais aussi d'espoirs et de projets qui avaient précédé la Libération. L'initiative est venue de Philippe Lamour, alors secrétaire général d'une Confédération générale de l'Agriculture (CGA) vue à la Libération comme le pendant de la CGT ouvrière. Lamour deviendra bientôt, en tant que responsable de Compagnie du Bas-Rhône-Languedoc, un grand aménageur de la France des Trente glorieuses (Pitte 2002). Probablement rencontré dans le cadre du syndicalisme paysan, il avait demandé à Léon d'écrire en français le scénario d'un film que nul ne voulut produire. Il ne trouva pas non plus d'éditeur, et le manuscrit dormit longtemps. Léon n'en eut cure, car il se lança alors dans ce qui fit toute sa renommée : le théâtre occitan, la poésie occitane, le roman occitan. Au cours des années 1970, le manuscrit fut mis entre les mains de mon ami Jean Sagnes, historien profond du mouvement ouvrier et de la révolte des vigneron. Il fut sensible à la valeur testimoniale de l'ouvrage, autant qu'à sa qualité littéraire, mais ses efforts pour trouver un éditeur furent vains.

Près de trente ans après la disparition de l'auteur, Christian Salès, l'un de « Ceux d'Argeliers », digne héritier des hommes de création et de lutte qui ont illustré ce village, entreprit la publication de ce chef d'œuvre, avec l'aide efficace de Magali, la fille de Léon (Cordes 2016a).

Un autre roman, en occitan celui-là comme toutes les autres œuvres de Léon Cordes, a été imprégné de l'esprit des vigneron en butte à la crise de mévente. Il dut attendre, lui aussi, de longues années, puisque conçu en 1949 (comme la *Route des gueux*, il l'avait écrit à l'encre verte !) et devant porter à l'origine le titre biblique du *Pain quotidien*, il ne fut édité qu'en 1977 sous le titre *Sept pans* (Sept pains, Cordes 1977).

Dans l'avant-propos Cordes plante le décor :

Aqueste paisatge autodidacte, present e vertadièr dins mon èime, ma lenga, mos uèlhs, mos pes que me trapavan de longa la realitat fangosa o rocassiera. Coma lo trabalh, las marranas, la dignitat totjorn rebutada dont foguèri que lo testimoni d'un moment e que mon pòble de las vinhas pòt totjorn mesurar a son actualitat. (Cordes 1977, 8)

Ce paysage autodidacte, présent et véritable dans mon esprit, ma langue, mes yeux, mes pieds qui m'en procuraient sans cesse la réalité boueuse ou pierreuse. Comme le travail, les calamités, la dignité toujours méprisée dont je ne fus que le témoin d'un moment et que mon peuple des vignes peut toujours comparer à son actualité. (Cordes 1977, 8) (trad. RP)

Le thème de *Sèt pans*, c'est la ruine d'un jeune et dynamique viticulteur, Marc, qui s'équipe à crédit d'un tracteur mais après plusieurs années de sécheresse et un orage de grêle catastrophique est en passe de devoir abandonner sa terre au terme d'un long effort pour faire jouer tous les ressorts de l'astuce paysanne, de l'effort physique personnel, de l'amitié des voisins. La vie d'un village, Roquelongue (pseudonyme transparent de Minerve) avec les travaux et les loisirs, les solidarités et les jalousies nées de la misère, entrecoupent une intrigue amoureuse qui met en rivalité le jeune vigneron et un propriétaire madré, chacun d'eux amoureux de Manuela, une jeune femme énergique et fière venue de Béziers pour vendanger mais se fixe plus tard dans le village auprès de Marc qu'elle a épousé. Participant aux labours, elle conduit le tracteur et après une scène dramatique, le précipite sur le propriétaire qui ne cessait de la harceler. Le roman est conçu comme une pièce de théâtre où se succèdent les scènes d'amour, celles du travail vigneron dans tous ses moments (vendanges, labours, taille, traitements...) et les durs épisodes des négociations pour obtenir au moindre coût les appuis nécessaires à la réussite de son projet. *Sèt pans* représente un véritable trésor ethnographique et il faut avoir partagé la condition des petits vigneron languedociens pour en ressentir avec émotion la justesse parfois implacable, mais jamais désespérée.

Un autre ouvrage, *Los macarèls*, conçu comme une succession de nouvelles et de contes, dégage une philosophie de la vie (Cordes 1974). Il prend pour titre un des jurons occitans les plus usités, exprimant alternativement ou simultanément la stupéfaction, l'indignation ou l'émerveillement.

L'un des chapitres, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, ce qui montrait sa connaissance de mes recherches encore en gestation sur le mouvement de 1907, s'intitule *La manifestacion*, La manifestation. Ce texte décrit, à la manière d'un reportage, une manifestation de protestation viticole à Montpellier, fatale à Jaume, l'un des CRS descendus de Paris pour la réprimer, mais hésitant à le faire car originaire d'un village viticole voisin, et finissant par changer de camp au cours de la manifestation. Grièvement blessé par un collègue malveillant qui avait observé

son trouble et son retournement, Jaume revient invalide dans son village d'origine où il retrouve le sens des solidarités vigneronnes. Ce très beau texte montre que Léon n'est pas enfermé dans une célébration passéiste de la révolte des gueux mais qu'il est capable d'appréhender les nouveautés, l'évolution du marché des vins, la législation européenne ouvrant aux importations en modifiant les conditions douanières. En même temps, il porte un jugement sévère sur les consignes données aux agents du maintien de l'ordre, qu'il relie à une continuité du mépris gouvernemental, remontant à la Croisade ou aux dragonnades ayant frappé les protestants cévenols. Paru quelques mois à peine avant l'échauffourée meurtrière de Montredon (4 mars 1976<sup>10</sup>), *La manifestacion* dégage aujourd'hui un parfum de prophétie tant la description de l'affrontement entre vigneron et policiers sonne vrai, y compris par la fiction du CRS retourné par la vision de son ami d'enfance matraqué au milieu de la manifestation, comme l'illustrent parfaitement<sup>11</sup> les trois extraits suivants (Cordes 1974, 91-112) :

1. Es pas de creire que poguèsson èsser tantis... Caras rabastinadas e rudas, mans potentas, espatlas mai largas que dins la molonada pressada de la vila a las oras de punta, que pasmesns confla vias e plans. I a de joves coma los joves totis, pellongs, vestits estequits, colors e mini-jupetas, n'i a de mai espatluts e marcats de l'aire del defòra, i a d'òmes in complet, la carbata ajustada, coma de pertot, mas i a tanben de gòrras rabatudas suls uèlhs, de canadianas del col relevat sens faïçon e pas per faïçon, qualquis capèls fòra mòda tirats del gabinet ( pas pus gaire, ma s'en vei) de casquetas e de vestas un pauc insolitas de far *propre* un cossatge tot d'un tròç. (...)

Cris, gisclets, pèiras tiradas d'un costat, cargas mesuradas e granadas lacrimogènas qu'esperavan pas qu'aquò de l'autre... Vai e vèni, atacs, corridas dins los dos sens...Après cada tir, lo barratge policier preniá posicion qualquis mètres en davant a través la bruma blanquinosa gisclada dels pets de granadas. Mas lo fum s'era pas levat qu'un autre assaut davalava de front. Una autò flambava. Un començament de barricada barrava la carrièra.

On a peine à croire qu'ils puissent être si nombreux... Faces grillées et rudes, mains puissantes, épaules plus larges que dans la foule des villes aux heures de pointe, qui pourtant emplit les rues et les promenades. Il y a des jeunes semblables à tous les jeunes, cheveux longs, habits étriqués, couleurs et mini-jupes, il y en a de plus costauds et marqués par l'air du dehors, il y a des hommes en complet, la cravate bien nouée, comme partout, mais il y a aussi des casquettes rabattues sur l'œil, des canadiennes au col relevé sans façons et pas pour frimer, quelques chapeaux à l'ancienne sortis des armoires ( pas beaucoup, mais on en voit), des casquettes et des vestes un peu insolites pour faire plus *propre* une tenue uniforme (...)

Des cris, des exclamations, pierres jetées d'un côté, charges ciblées et grenades lacrymogènes de l'autre... Allées et venues, attaques, courses dans tous les sens... Après chaque tir, le barrage policier prenait position quelques mètres plus en avant, à travers la brume blanchâtre jaillie de l'éclatement des grenades. Mais la fumée à peine dissipée, un autre assaut était enclenché. Une auto flambait. Un commencement de barricade barrait la rue. (trad. RP)

---

<sup>10</sup> Dans le contexte de nouvelle crise viticole, un vigneron et un CRS sont abattus au cours d'une manifestation des viticulteurs audois le 4 mars 1976 à Montredon-Corbières, cf. notamment Lynch 2019.

<sup>11</sup> Sur la valeur testimoniale des romans de Léon Cordes, voir Torreilles 2016 et Verny 2016b.

\*\*\*\*

2. Vista de Paris, aquela molonada raçada e unanima fa paur. Per milantas que son ! Quaranta, cinquanta mila uèi?...Se n'es estat vist vint cops mai e vint cops mai poiriàn sortir de pertot. La informacions oficialas ne mençonaràn a pro pena qualquis milierats e passaràn de lis... Caganha vièlha coma la paur de Simon de Montfort sus aquelas tèrras conquistadas e jamai ganhadas.

Es pas tant lo nombre dins aquí, es l'esperit que fa paur. Aquò precisament que cap de policia arriba pas a triar ni destriar. Que despuèi sèt segles perdura, reguitna, respelis , insolenta, comanda, s'aclafa, escondut, clandestin, puèi peta coma un levat de fusilhs ! Ensecuta-lo...

Despuèi Paris la conjonctura sentis a rumat :

Catars, uganau, soldats del 17en cròças en l'aire en 1907, remembranças simbolicas benlèu mas que son piu-piu endintrat, son « piu-piu totjorn viu » rebombis per un si o un non en acampadas pateticas. Se cámbia de país entre Paris e Montpelhièr. Que voletz pensar d'aqueste lengatge ont las garrigas flamban d'ausida, ont es de rius secs, que los jorns d'auratge, portan l'aigat ?

Vendre son vin, volon vendre son vin aquelis colhau !... E dins aquelas tres paraulas « vendre son vin » de dreit afortit, d'umanisme aplicat e de dignitat enfuscada fan una manifestacion païsana... Per París, la barreja es grossèra : lo prepausat a la finalitat nacionala sarra las maissas e lo cuol... Se poiria pas pus, lèu, amont ont tot se fa e se desfà de dreit o de fait, tractar sos afars en familha, cambiar de petroli, d'autos, debanar sas sespeculacions, s'es lo dit qu'al fons d'una provincia desparièra n'es macada una rafatalha que volon vendre son vin... Catars, camisards o soldats del 17en cròças en l'aire son censats sortir de la clandestinita dels segles per s'entusar dins aquel folcore roge mai que de vin.

Atal, despuèi París, ni per dreit ni per tòrt, la finalitat nacional concis que la fatalitat de la resprssion : crosats, inquisitors, desfataires de Richelieu, dragons del rei o cuirassiers de Clemenceau...

Es de causas, un còp de mai, que marcan l'aire e lo caladat.

Vue de Paris, cette foule typée et unanime effraie. Ils sont des milliers ! Quarante, cinquante mille aujourd'hui ? Ils ont été vingt fois plus nombreux et ils pourraient ressurgir de partout. Les informations officielles ne mentionneront pas plus de quelques milliers et n'en parleront plus...

Une trouille vieille comme la peur de Simon de Montfort sur ces terres conquises mais jamais gagnées.

Ce n'est pas tant le nombre qui fait peur, mais l'esprit. Précisément ce qu'aucune police n'arrive à distinguer, ni à comprendre. Ce qui depuis sept siècles perdure, régresse, renaît, insolent, ordonne, puis s'enterre, se cache, clandestin, puis éclate comme une salve de fusils ! Va comprendre...

Depuis Paris la conjoncture sent le brûlé : cathares, huguenots, soldats du 17<sup>ème</sup> la crosse en l'air en 1907, souvenirs peut-être symboliques mais dont le ressort dissimulé, à peine existant, se détend pour un oui ou pour un non, dans des rassemblements pathétiques. On change de pays entre Paris et Montpellier. Que penser de ce langage où les garrigues flambent sans que l'on sache pourquoi, où l'on voit des ruisseaux à secs, qui les jours d'orage, charrient des inondations ?

Vendre leur vin, ils veulent vendre leur vin, ces couillons !... Et ces trois mots « vendre leur vin », de droit proclamé, d'humanisme appliqué et de dignité bafouée déclenchent une manifestation paysanne... Pour Paris le mélange est grossier. Le préposé à la finalité nationale serre les dents et les fesses. On ne pourra plus, bientôt, là-haut où tout se fait et se défait de droit et de fait, traiter ses affaires en famille, échanger du pétrole, des voitures, déployer ses spéculations, s'il apparaît qu'au fin fond d'une province dissidente est meurtrie une populace qui veut vendre son vin... Cathares, camisards, ou soldats du 17<sup>ème</sup> crosses en l'air sont censés sortir de la clandestinité des siècles pour se précipiter dans ce folklore plus rouge que le vin.

Ainsi, depuis Paris, à tort ou à raison, la finalité nationale ne connaît que la fatalité de la répression : les croisés, les inquisiteurs, les saccageurs de Richelieu, les dragons du roi, ou les cuirassiers de Clemenceau...

Ces choses-là, une fois encore, marquent l'air et le pavé. (trad. RP)

\*\*\*\*

3. Piquetat a son pòst , al primier reng, lo CRS Jaume Caramèl s'er pas imaginat que quicòm coma aquò li poguesse arribar : matassar los de la familha.

Tot d'una, li tornèron a la mementa sa vida, son passat, sa condicion coma una seguida de laucecs dins un cèl negre. (...)

Tot d'una un crit gislèt cap aquí : « Putas !...Putas... » Un crit de totis los crits embeguts dins aquela jornada...

Caramèl li semblèt qu'una granada li petava dins lo cap : Josèp !...Lo Josèp !Aquel crit èra lo Josèp !

Alavetz i aguèt de sarga. Se sentiguèt bombir contra tot voler, tustar sens para ni gara. Coma qui faunha ! A tot pèdre ! Mòrt e fòl ! Tustar sus las esquinas vestidas de negre. Los casques e las correjas, suls braces que matracavan, sus sos collègas del moment d'abans !...

Tot aquò susprès, emborniat, ensucat, tustant ara a son torn sens i veire de tota part. l'òme a terra s'èra levat e se getava cap en davant coma un singlar. Dins la mescladissa degun sabiá pas pus ço que fasiá...

Tres passes pus luènh, Clapamaissas, sol, aviá comprés lo còp. L'aviá sentit puslèu. El i vesíá quand tombèt sus Caramèl d'escondut.

L'òme era redobtable e sabiá totis los còps de Jarnac. Pres per darrièr, Jaume, los pompilhs copats, lo suquet dolent, se trobèt a tèrra a son torn e los trucs que li petavan sus la cara e los punhets l'empachavan de se retrobar. E mai quand sentiguèt lo talon de la garamacha qu'enfonsava son pitre d'un balanç mortal pensèt pas a Clapamaissas abans de virar pautas...

Le CRS Jaume Caramel, assigné à son poste, au premier rang, ne s'était pas imaginé qu'une chose pareille puisse arriver : réprimer ceux de sa famille. Soudain, lui revint en mémoire sa vie, son passé, sa condition comme une suite d'éclairs dans un ciel noir. (...)

Tout d'un coup un cri jaillit « Putes ! Putes ! » Un cri parmi tous les cris enquillés dans cette journée....

Caramel sentit qu'une grenade avait explosé dans sa tête : Joseph ! Le Joseph ! (son meilleur ami d'enfance note RP) . Ce cri, c'était le Joseph !

Alors il changea de tenue. Il se sentit rebondir malgré sa volonté, il tapa sans arrêt et sans se parer. Comme s'il pressait le raisin. A tout perdre ! A tue-tête ! Taper sur les dos vêtus de noir, sur les casques et les courroies, sur les bras qui matraquaient, sur ses collègues du moment précédent !

Tous étaient surpris, éborgnés, assommés, et tapaient à leur tour aveuglément et n'importe où.

L'homme à terre s'était levé et se jetait tête en avant comme un sanglier. Dans le bouleversement général, personne ne savait plus quoi faire.

Trois pas plus loin, Clapamaissas, seul, avait compris le coup. Ou plutôt l'avait senti. Et l'avait vu quand il fondit sur Caramel en tapinois.

L'homme était redoutable et connaissait tous les coups de Jarnac. Pris par derrière, les mollets brisés, la nuque endolorie, Jaume fut jeté à terre à son tour et les coups qui pleuvaient sur son visage et ses poings l'empêchaient de se relever. Et même quand il sentit le talon de la botte qui enfonçait sa poitrine d'un élan mortel il ne pensa pas à Clapamaissas avant de s'évanouir. (trad. RP)

La décennie 1970, pendant laquelle se combinent les effets de « mai 68 » et la crise tragique de la viticulture de masse avec la fusillade meurtrière de Montredon, inspire Léon Cordes pour son dernier roman *La Batalha dels teules* (La bataille des tuiles), édité par Max Chaleil aux Presses du Languedoc (Cordes 1979). Dans cet ouvrage d'une rare densité, Cordes intègre dans ses paysages familiers les nouveaux enjeux économiques et sociaux apparus en Languedoc : la pression immobilière, le surgissement du tourisme de masse, à travers l'histoire d'un vieux berger brutalement dépossédé des tuiles de sa bergerie par un promoteur indélicat. La mobilisation du village qui s'ensuit évite le pire, mais les dés sont jetés et l'espoir est fragile.

### **Au soir de la vie : Croisade, Cathares, Troubadours, et toujours Minerve**

Le renouveau de l'occitanisme contemporain autour de Mai 68 se traduit, par exemple, par la candidature ratée de Robert Lafont à l'élection présidentielle de 1974. Mais il s'exprime aussi par l'évocation littéraire et télévisuelle du passé médiéval. L'émission télévisée de Stellio Lorenzi, *les Cathares*, bénéficie en 1966 d'un engouement populaire énorme. La réédition des documents d'époque, les *Cançons* participe d'une même ambiance, en associant les récits de la Croisade aux chants d'amour des troubadours, brutalement interrompus par la conquête du Midi occitan et l'extirpation du catharisme.

Robert Lafont édite en 1980 après de longues recherches un ouvrage d'érudition avec *Les Troubadours* (Fernandez de la Cuesta & Lafont, 1980). Cette édition exhaustive des poèmes médiévaux, traduits en français, castillan, anglais et allemand, souvent accompagnés de leur musique est un monument impressionnant, resté malheureusement peu accessible au grand public...

Quelques années auparavant, Léon Cordes avait ouvert une voie différente. Il s'était décidé, de manière quelque peu hardie et presque iconoclaste, à publier une petite anthologie poétique de ses prédécesseurs, les poètes des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles (Cordas 1975<sup>12</sup>). Il n'hésite pas à reprendre les textes : « *Notre propos est en premier lieu l'adaptation de chants et de biographies de troubadours à la langue moderne dans une **translation libre** et non une reconstitution rigide* » (Cordes 1975, 8). Pour ouvrir au plus grand nombre ces textes désormais accessibles, il peut alors compter sur des interprètes à la grande popularité, comme l'instituteur audois Claude Marti qui met superbement en musique Marcabru, Eric Fraj, Jacmelina, Marie Rouanet, les ariégeoises Rosine et Martine de Peyre. Plus récemment le groupe féminin *La mal coiffée*, reprendra plusieurs créations inspirées par les troubadours dans ses tours de chants folkloriques occitans. Nombre de ces créations ont été diffusées par les disques de l'association biterroise fondée par Yves Rouquette, *Ventadorn* (nom d'un célèbre troubadour, Bernard de Ventadour) (cf. Zerby-Cros 2010).

Léon Cordes a été quelque peu déconcerté par le théâtre de rue des années 1970, dont le *Teatre de la Carriera* du Piscénois Claude Alranq (1972 & 1977) offre l'exemple le plus abouti. Les allées et venues entre langue française, langue d'oc et leur mélange, le « francitan » (terme qu'il réprouvait), les interventions improvisées et parfois intempestives du public éloignaient ce nouveau modèle, dont je pus mesurer directement le grand succès dans nos villages, des méthodes mises au point, et alors révolutionnaires, par Cordes, Vieu et Boussac à travers les années 1930 et 1950.

Au soir de sa vie, à l'été 1985, appuyé sur un jeune metteur en scène qui avait de qui tenir, son propre fils Michel<sup>13</sup>, Cordes put réaliser avec *Menèrba 1210* (Cordas 1983) le spectacle le plus émouvant qui soit, dans le cadre grandiose des gorges de la Cesse, encadrées dans le Causse du Minervois en contrebas de son village chéri. La pleine satisfaction qui pouvait se lire sur son visage buriné alors qu'il contemplait, entouré de ses parents et amis d'enfance et d'un public fervent, les tableaux successifs du drame qui devait aboutir au premier bûcher de la Croisade est pour moi le dernier souvenir, et le plus fort, que je conserve de Léon.

### **Et pour toujours : une brûlante poésie (Còrdas 2020)**

Roman et théâtre me semblent donc avoir donné la mesure de la capacité créative du grand passeur que fut Léon Cordes. Mais c'est sans doute par son œuvre poétique, longtemps dispersée dans de petits recueils difficilement accessibles, désormais rendue disponible dans la superbe édition de l'IEO, que l'extrême sensibilité et le génie d'écriture de l'homme de passion qu'il ne cessa d'être s'expriment pleinement.

---

<sup>12</sup> Voir le commentaire de l'ouvrage par Roy Rosenstein (2016).

<sup>13</sup> Acteur principal d'une série télévisée, Michel Cordes est décédé le 5 mai 2023 à Grabels (Hérault).

« D'una força de sang que semblava una força de vent, compausava de poëmas »<sup>14</sup> : c'est ainsi que Robert Lafont, lui-même poète à ses heures, évoque ses premières rencontres avec Léon (Petit 1985, 43). Répartis en 8 recueils édités tant bien que mal tout au long de sa vie, les poèmes de Léon Cordes ont été réunis, traduits et publiés par Jean-Marie Petit pour l'IEO en 1997 avec une superbe réédition en 2020 en collaboration avec les enfants de Léon.

Le poème sur la parole, par lequel Cordes marque son besoin de dire -et d'écrire des poèmes à déclamer- prend place dans le premier grand recueil publié en 1946 :

### *Aquarela (Aquarelle) (trad.LC)*

Quand coneiràs que la paraula  
te conven e que son messatge  
a retardat d'una beluga  
la nuèit crentosa al ras del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

se l'esperavas la paraula  
coronèla, coma esperavas  
amont-naut la primièra estèla  
qu'a consacrat la fin del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

mensonas-la, flor a ta boca,  
e sàpie enfin que l'ai trobada  
la paraula que calia dire  
greva de tot lo pes del jorn  
-tota paraula es una abelha  
que porta sa carga d'amor-

Quand tu sauras que la parole  
te convient et que son message  
a retardé d'une étincelle  
la nuit craintive au bord du jour  
-toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

si tu l'attendais la parole  
capitale comme tu espérais  
là-haut la première étoile  
qui a consacré la fin du jour  
- toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

prononce-la, fleur à ta bouche,  
et sache enfin que je l'ai trouvée  
la parole qu'il fallait dire  
lourde de tout le poids du jour  
-toute parole est une abeille  
qui porte sa charge d'amour-

Un autre poème (*Canti per los qu'an perdut la canson*) publié en 1964 dans le recueil *Branca torta*, Branche torse, et souvent cité, exprime à travers de l'image symbolique de la nature réduite au silence, la vocation du poète, seul à pouvoir crier à la place des absents. La parole, devenue chant, prend alors une force collective (trad.LC) :

Canti per los qu'an perdut la canson,  
cap d'autre cant ma boca non pot traire,  
son ni resson  
Simple e florit coma lo sol desaire

D'aver ieu vist l'òrta, l'arbre e l'aucèl,  
muts e bufècs e la cançon perduda,  
tèrra ni cèl  
m'an pas levat la paur d'esclavituda

Tròp se planhis la sansonha del vent,  
tripas d'umans e còrdas de guitarra,

Je chante pour ceux qui ont perdu la chanson,  
ma bouche ne peut en dire d'autre,  
ni couplet ni refrain  
simple et fleuri comme la seule peine

Pour avoir vu le jardin, l'arbre et l'oiseau,  
muets et vains et la chanson perdue,  
terre ni ciel  
ne m'ont oté la peur de l'esclavage

Trop se plaint la complainte du vent,  
tripas d'humains et cordes de guitare,

---

<sup>14</sup> « D'une force de sang semblable à une force de vent, il composait des poèmes » (trad. RP).

un trauc d'avenc  
se pren lo crit, lo brama puèi lo sarra

la bouche d'un aven  
s'empare du cri, le hurle puis l'enferme

Per aver vist muts l'òrta, l'arbre e lo cèl  
e la paura vergonha del lauraire,  
fau pas bèl-bèl  
al vòstre torn de vila, guerrejaires

Pour avoir vu muets le jardin, l'arbre et le ciel  
et la déchéance du laboureur,  
je ne parade pas  
à vos défilés, militaires

D'aici estant escoti 'l dit del vent,  
tripas d'umans e còrdas de guitarra,  
que li ai fisat quand ai levat los rens  
lo buf coral de mon cant solidari.

D'òu je suis j'écoute le dire du vent,  
tripes d'humains et cordes de guitare,  
à qui j'ai confié en redressant mes reins  
le souffle cordial de mon chant solidaire

Léon Cordes trouve son inspiration dans son propre vécu de paysan en contact permanent avec la terre, les éléments minéraux, végétaux et climatiques, mais le vigneron comme l'horticulteur sont des paysans ouverts à la commercialisation de leur production et tributaires du marché, dont l'évolution fut hélas cruelle pour lui et sa famille. Ses poèmes ne peuvent se réduire à une simple sensibilité agreste ou pastorale, même s'ils fourmillent de métaphores où la nature prend toute sa part. La volonté d'exprimer des sentiments et des ressentiments collectifs donne un tour philosophique à ses créations, dont il a lui-même fourni des traductions au plus près de l'original pour inciter les lecteurs à cultiver leur occitan voire à l'apprendre.

Il a reconnu sa dette à l'égard de Verlaine, Garcia Lorca lui aussi dramaturge, Josep Sebastià Pons et le compagnon de ses premiers engagements occitanistes, Max Rouquette... On a pu citer aussi Pablo Neruda et Antonio Machado à propos du plus long de ses poèmes *La respelida de Centelhas*, *La renaissance de Centeilles* (1960), dont nous reproduisons la *Prière à la Vierge noire de Centeilles*. Il s'agit d'une chapelle proche du village de Siran, à l'abandon depuis plusieurs siècles de la restaurée par la volonté et la générosité d'un mécène, l'abbé Giry (cf. Decor 2016) (trad. LC):

Nostra-Dama l'enterrada  
vièrge dont cent aveusadas  
per las tèrras saquejadas  
paguèron una crosada.  
Solàs del trabalhador dins la patz del  
terrorador.

Notre-Dame l'enterrée  
vierge dont cent veuves  
pour la terre ravagée  
payèrent une croisade.  
Paix du travailleur dans la paix de la  
terre.

Dins ta glèisa abandonada  
sus de frèscas embrenadas  
d'àngels negres la nisada  
vèlha sus ta retirada.  
Solàs del trabalhador dins la patz del  
terrorador.

Dans ton église abandonnée  
sur des fresques abîmées  
d'anges noirs la cohorte  
veille sur ta retraite.  
Paix du travailleur dans la paix de la  
terre.

Una istòria m'an contada  
ont i a tròp guerra e secada,  
  
de lenhièrs e d'embauçadas,  
de veuses desconsoladas.

Une histoire ils ont contée  
parlant trop de guerre et de  
sécheresse,  
de bûchers et de tortures,  
de veuves inconsolables.

Solàs del treballador dins la patz del terrador.

Nostra-Dama mascarada  
que sabes la malparada,  
demest ton pòble tornada  
i siagues acompanhada.  
Solàs del treballador dins la patz del terrador.

Ta garriga encigalada  
garda-la de la secada,  
garda-la del fòc del tron,  
De ginèsta coronada  
e de patz acompanhada,  
Nostra-Dama de Centelhas,  
garda lo treballador dins la patz del terrador.

Paix du travailleur dans la paix de la terre.

Notre-Dame la noire  
toi qui sais le triste destin  
revenue parmi ton peuple  
sois-y accompagnée.  
Paix du travailleur dans la paix de la terre.

Ta garrigue aux cigales  
garde-la de la sécheresse  
garde-la du feu du ciel.  
De genêts couronnée  
et de paix accompagnée,  
Notre-Dame de Centeilles  
garde le travailleur dans la paix de la terre.

Pour clore cet article consacré à l'écrivain-paysan par excellence qu'est Léon Cordes, je choisis de reproduire le poème *Mas mans*, édité en 1964 dans le recueil *Branca torta*. Un temps où le poète-vigneron, reconverti en maraîcher méditait plus que jamais sur la condition paysanne et le rapport de l'homme à sa terre (trad. LC) :

Aquí mas mans, mas mans color de terra  
berçadas del mal temps e del trabalh,  
  
mas mans dobertas coma un libre,  
quicom de dur, òrre, simple e sencèr  
coma ma vida e son rambalh.

Aquí mas mans que se voldrian far doças  
per alispar ton pel, fregar ton còs,  
  
mas mans coma un socam torcidas  
que sabon res que lo quichar raspòs  
de l'estiva o del bigòs.

Aquí mas mans que se voldrian borgalas  
  
poder donar lo plaser de las mans,  
mas mans voidas e revoltadas,  
mans de libertat, frairalas, quichal  
despoderat cap a deman.

Aquí mas mans que pasmens donan vida

Voici mes mains, mes mains couleur de terre  
écaillées par le mauvais temps et le travail,  
  
mes mains ouvertes comme un livre,  
quelque chose de dur, rebutant,  
simple et sincère  
comme ma vie et ses tracas.

Voici mes mains qui voudraient être douces  
pour lisser tes cheveux, pour caresser ton corps,  
  
mes mains tordues comme une souche  
et qui ne savent rien que l'étreinte râpeuse  
du mancheron ou de la bêche.

Voici mes mains qui se voudraient généreuses,

donner plaisir des mains,  
mes mains vides et révoltées,  
mains libres, fraternelles, geste  
désespéré vers l'avenir.

Voici mes mains qui pourtant donnent vie

a tota grana, al pus freule plantum, mas mans de sabas encantadas. L'arbre n'èra empeutat qu'a espelit	à toute graine , à la plus frêle plante mes mains de sèves enchantées. L'arbre en était greffé mais il ne m'a donné
Fruta de luna o de baujum.	que fruits de lune ou de folie.
Aquí mas mans qu'an escrit lo poèma	Voici mes mains qui ont écrit le poème
e puèi se son nosadas sin pregar, mas mans dolentas coma un paure	puis, sans prier, se sont fermées, mes mains souffrantes comme un pauvre
de trop servir, de trop luchar, de trop sarrar mas son lassas que d'esperar.	de trop servir, de trop lutter, de trop serrer qui ne sont lasses

## Bibliographie

### Publications de Léon Cordes

- CORDES, Léon. 1964. *Branca torta*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes, coll. Messatges.
- CORDAS, Joan de. 1974. *Los macarèls* 1. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes coll. A tots, 19-38.
- CORDAS, Léon. 1974. *Los macarèls*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- CORDES, Léon. 1974. *Le petit livre de Minerve/Lo pichòt libre de Menèrba*, préface de René Nelli, illustrations de Jean-Luc Séverac, s.l.
- CORDAS, Leon (ed.). 1975. *Troubadours d'aujourd'hui/Trobadors al segle XX*. Raphèle-les-Arles : CPM.
- CORDES, Léon. 1977. *Sèt pans*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- CORDAS, Leon. 1979. *La batalha dels teules*, Montpellier : Presses du Languedoc.
- CORDES, Léon. 1980. *Se conti que conte, édité et illustré par l'auteur*. Lodève.
- CORDAS, Leon. 1983. *Menèrba 1210*. Tolosa: IEO.
- CORDES, Léon. 2016. *1907, La route des gueux*, préface de Rémy Pech, Christian Salès, Argeliers.
- CORDES, Léon. 2016b. « Théâtre et littérature populaires d'Oc. » Conférence donnée au 20ème stage pédagogique de l'IEO, Cité de Carcassonne, 1er septembre 1963, IEO, 1964.
- CORDAS, Leon. 2020 [1997]. *Obra poètica*, ed. Joan Maria Petit. Aurillac : IEO edicions, Coll. Classics occitans.

### Littérature secondaire

- ABRATE, Laurent. 2001. *1900-1968 Occitanie, des idées et des hommes*. Thèse dirigée et préfacée par Rémy Pech. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.
- ALRANQ, Claude (Teatre de la Carriera). 1972. *Mort e resurreccion de M. Occitania*, 4 vertats. Paris : Maspéro.
- ALRANQ, Claude (Teatre de la Carriera). 1977. *Tabo ou la dernière Sainte-Barbe*. Paris : PJ Oswald.
- BAGNOL, Jean-Marc. 2013. « Édouard Barthe, les parlementaires de l'Hérault et la question du prix du vin durant l'entre-deux-guerres. » *Annales du Midi* 125 (281), 57-67.
- BAGNOL, Jean-Marc. 2011. *Le Midi viticole au Parlement*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.

- BLANC, Louis. 1948. *Souvenirs de 1907*. Introduction par Léon Cordes, 'Légende pour les Jacques'. Olonzac : CGVM et Syndicat du Minervois.
- BLOCH, Marc. 1946. *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*. Paris : Société des Éditions Franc-Tireur.
- CAMPROUX, Charles. 1935. *Per lo camp occitan*. Narbonne.
- CAMPROUX, Charles. 1955. « Le prix Aubanel. GARRAMATCHO. » *Lettres françaises*, N° du 22/12/1955 (cité dans Petit 1985, 68-69).
- DECOR, Miquèl. 2016. « La cosmogonia dins La Respelida de Centelhas. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 331-338.
- FERNANDEZ de la Cuesta, Ismaël e Robert Lafont (ed.). 1980. *Las cançons dels trobadors*. Tolosa: IEO.
- FORET, Joan Claudi. 2016. « Leon Cordas, ome de teatre. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 339-352.
- LAFONT, Robert. 1974. *La revendication occitane*. Paris : Flammarion.
- LESPOUX, Yan. 2016. « My beautiful laundrette, Léon Cordes et le projet de laverie automatique de l'IEO (1951-1953). » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 403-412.
- LESPOUX, Yan. 2023. *Pierre-Jean Berthaud, un occitaniste dans le siècle*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- LYNCH, Edouard, Insurrections paysannes. De la terre à la rue, Vendémiaire, Paris, 2019.
- PETIT, Jean-Marie. 1985. *Léon Cordes*. Béziers : CIDO et Occitania.
- PECH, Rémy. 2014. « La révolte des vigneron du Midi en 1907. » In *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, ed. Pigenet, Michel & Danielle Tartakowsky (éd.), 249-258, Paris : La Découverte.
- PECH, Rémy & Jules Maurin. 2013. *1907, les mutins de la République*. 2<sup>ème</sup> édition augmentée. Toulouse : Privat.
- Pitte, Jean-Robert. 2002. *Philippe Lamour*. Paris : Fayard.
- ROSENSTEIN, Roy. 2016. « Troubadours aujourd'hui, le poète Léon Cordes et sa translation. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 301-308.
- TORREILLES, Claire. 2016. « Léon Cordas, romancier testimòni. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 376-377.
- VERNY, Marie-Jeanne (ed.). 2016a. *Leon Còrdas/Léon Cordes, « Canti per los qu'an perdu la cançon »*. *Revue des langues romanes*, tome CXX, avant-propos, 296-300.
- VERNY, Marie-Jeanne. 2016b. « Leon Cordas, passeur de langue et de culture. » *Revue des langues romanes*, tome CXX, 2, 379-402.
- ZERBY-CROS, Annie. 2010. « Ventadorn ou l'aventure d'une maison de disques occitans à Béziers. » *Lengas* 67 [En ligne].  
DOI : <https://doi.org/10.4000/lengas.700>

## Remerciements

Je veux remercier chaleureusement la fille de l'écrivain, Magali Jarque-Cordes, pour sa fidélité à la mémoire et à l'œuvre de son père et l'amicale attention avec laquelle elle a suivi ce travail et procuré à l'auteur de nombreux documents.

Je me dois de remercier aussi Sylvie Caucanas, archiviste-paléographe en charge du classement du fonds Cristian Laus de la bibliothèque Rochegude d'Albi, qui comporte un important échange de correspondance entre Léon Cordes et Laus dont elle m'a communiqué l'essentiel.

## Résumé

Léon Cordes (1913-1985) est imprégné d'un héritage culturel où se mêlent, de Minerve à Argeliers, le souvenir des cathares, la Croisade menée contre eux au XIII<sup>ème</sup> siècle, et, tout proche, celui de la révolte vigneronne de 1907. Dès les années 1930, il prend part à l'éclosion d'un occitanisme entièrement renouvelé, aux côtés de Charles Camproux, puis de Robert Lafont et Max Rouquette. Auteur de théâtre et rédacteur de revues, poète sensible, il revendique le profil singulier d'un paysan viscéralement lié à sa terre, mais maîtrisant toutes les disciplines littéraires pour s'engager par la création dans la défense et le développement d'une langue et d'une civilisation occitanes passionnément vécues. Le présent article, né de l'admiration et de l'amitié, s'efforce de restituer les grandes étapes d'un parcours insuffisamment reconnu, celui d'un écrivain-paysan dont le profond enracinement s'est accompagné d'une ouverture délibérée à la modernité.

## Résumit

Léon Còrdas (1913-1985) es impregnat d'un eiretatge cultural ont se mesclan, de Menerba a Argeliers, lo sovenir dels catars, de la Crosada menada contra elis al segle XIII<sup>en</sup>, e, tot proche lo de la granda revolta vinhairona de 1907. Tre las annadas 1930, participa a l'espeliment d'un occitanisme completament renovat, amb Carles Camprós, puèi Robert Lafont e Max Roqueta.

Autor de teatre e redactor de revistas, poeta sensible, se reclama del perfil singular d'un païsan viscèralament ligat a sa terra, mas mestrejant totes las disciplinas literairas per s'engatjar al mejan de la creacion dins la defensa e lo desvolopament d'una lenga e d'una civilisacion occitans viscudas amb passion. Aquel article, nascut d'admiracion e d'amistat, vòl far reviuire las grandas estapas d'un trajecte pas pro reconegut, lo d'un escrivan-païsan que son enrasigament prigond es ligat amb una dobertura volguda a la modernitat.

## Abstract

Léon Cordes (1913-1985) was steeped in a cultural heritage which, from Minerve to Argeliers, combined memories of the Cathars, the Crusade waged against them in the 13th century and the winegrowers' revolt of 1907. From the 1930s onwards, he took part in the emergence of a completely new Occitanism, alongside Charles Camproux, then Robert Lafont and Max Rouquette. As an writer of theater plays and an editor and a sensitive poet, he claimed to be a peasant with a visceral connection to his land, but mastered all the literary disciplines in order to use his creative work to defend and develop an Occitan language and civilisation that he passionately lived. This article, born of admiration and friendship, attempts to retrace the major stages of an under-recognised career, that of a peasant and writer whose deep roots went hand in hand with a deliberate openness to modernity.